
Travail de fin d'études[BR]- Travail de fin d'études: "Entre répression et aide sociale : Le ressenti des agents de police sur le terrain au contact des usagers de drogues dans l'espace public"[BR]- Séminaire d'accompagnement à l'écriture

Auteur : Hobe, Ness

Promoteur(s) : André, Sophie

Faculté : Faculté de Droit, de Science Politique et de Criminologie

Diplôme : Master en criminologie à finalité spécialisée en organisations criminelles et analyse du crime

Année académique : 2024-2025

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/24726>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

Entretien 003 – 25 juin 2025 (52 min 31)

Est-ce que vous pouvez vous présenter de manière générale de votre parcours professionnel, votre formation ?

Oui, donc moi, ma formation, en fait, je suis rentré à la police sur le tard, je suis rentré à 34 ans, j'étais 17 ans à la défense avant, comme sous-officier à l'infanterie, donc je n'ai connu que la police de Liège, je suis arrivé... j'ai fait quelques mois dans un commissariat comme opérationnel, puis j'ai été au 101... presque 7 ans, et j'ai intégré la TFZ maintenant il y a... il va y avoir deux ans.

Ok, d'accord, et... Donc ça c'est bon, donc je vais partir sur le sujet de l'usage de drogue dans l'espace public. Comment est-ce que vous définiriez cet usage dans l'espace public ?

En fait, l'usage dans l'espace public, dans une grande ville comme Liège, elle est sous plusieurs formes. Il y a... il y a celle qu'on voit le plus, donc qui est la toxicomanie, on va dire, de rue, après, après celle-là tout le monde la voit, et je pense qu'il y a la toxicomanie que je vais appeler festive, qui pour moi est de plus en plus présente, qui se fait dans l'espace public dans le sens où elle se fait dans des toilettes de café, ou même dans des bars, je pense.

Celle-là est moins visible, mais pour moi elle est tout aussi problématique. On met un gros focus sur la toxicomanie de rue, parce que ceux qui ne sont pas toxicomanes la voient, ça les choque, mais les gens sont moins choqués, étrangement, de quelqu'un qui va prendre de la cocaïne pendant une soirée ou avant une soirée.

Oui. Selon vous, quels sont les principaux impacts de cet usage de drogue que vous remarquez, de manière générale, que ce soit sanitaire ou au niveau des comportements, le social ?

Les impacts sont énormes, au niveau de la ville qui est concernée, si on prend un cas ici de Liège, ça donne une mauvaise publicité à la ville, et donc aux dirigeants de la ville, les gens qui parlent de Tox-ville, etc. Moi je trouve aussi que Liège, c'est une ville qui est entourée de petites villes périphériques et donc il y a beaucoup de gens qui viennent de petites villes périphériques où il n'y a pas tout ça, ils se rendent à Liège, et du coup, ils prennent ça en pleine figure, toxicomanes assis par terre avec une seringue dans le bras, ça les choque, on ne reviendra plus, on n'en voit pas, parce qu'ils iront à Hasselt, on ne voit pas ça, c'est pas avec ça qu'il n'y en a pas.

Mais c'est probablement géré différemment. Donc c'est les impacts sur la ville, les impacts sanitaires pour les usagers eux-mêmes, qui sont catastrophiques, et à la vision et tout ça, les impacts, le sentiment d'insécurité que ça donne aux gens. Moi, en 7 ans de 101, alors après il faut relativiser, mais en 7 ans de 101, je n'ai jamais eu une victime non-toxicomane, quelqu'un comme vous et moi, je n'ai jamais eu quelqu'un agressé physiquement par un SDF toxicomane.

Ça crée un sentiment d'insécurité, de le voir, les gens se sentent en insécurité. Pourquoi ? Parce que les gens, ils viennent de Herve, de Spa, de Durbuy, ils voient ça, ils se sentent en insécurité, mais je n'ai jamais vu un toxicomane agresser une personne comme ça dans la rue, gratuitement, parce qu'il a besoin de 10 euros.

Par contre, j'ai eu beaucoup d'agressions de gens par d'autres personnes qui n'étaient pas des toxicomanes. Donc, le sentiment d'insécurité, c'est un peu subjectif.

Oui, un peu stéréotypé.

Oui, clairement, dans les chiffres. Pour moi, en tout cas, de mon expérience, ce n'est pas mesuré du tout. Si c'était mesuré, ça ne serait pas le cas.

Lorsqu'il y en a, comment est-ce que vous définiriez les nuisances qui sont liées à cette consommation, que ce soit principalement pour les passants, la ville en général ?

Les nuisances, elles sont... Elles sont d'abord visuelles. Les gens qui viennent faire des courses dans Liège, ou les jeunes étudiants de première année qui viennent d'une ville, qui commencent à côté, qui viennent de Vireton, d'Arlon, d'Arter, d'Abelhaneuve, et qu'ils se retrouvent là, ils n'ont jamais vu tout ça.

Donc, ils vont aller, la première année, à Liège, à la grande école. Parce qu'il y a plus, je pense, de facultés à Liège qu'à Namur, par exemple. Ils kottent, rue Saint-Gilles, ils vont une fois boire deux bières le soir, ils rentrent, ils voient des tox, ils se disent où est-ce qu'on est.

Donc, elle est d'abord visuelle pour ces gens-là, pour les gens qui viennent faire du shopping à Liège, etc. Ça, c'est la nuisance. Et après, la drogue, elle a un prix, même si ici, malheureusement, ce n'est pas cher, mais les toxicomanes, ils ont besoin de financer leur consommation.

Donc, ça a tout un tas de nuisances. On en est au stade où tu vas laisser 2 euros à côté de ton changement de vitesse dans ta voiture, le gars, s'il a 6 euros, la bille, c'est 8 euros, il va casser ta vitre pour 2 euros. Parce que pour lui, c'est essentiel. Il lui faut ces 2 euros, ils sont juste sous

son nez, juste que la voiture est fermée. Ça, ça va créer du travail de police. Les gens vont sentir, là, en insécurité, j'ai été à Liège, on a cassé ma vie pour 2 euros.

Et c'est dur de dire à la personne, bah oui, mais pourquoi vous avez laissé 2 euros ? Mais, voilà. Et ça va créer des nuisances comme ça, ou des nuisances dans les magasins, parce que s'il n'y a pas 2 euros... Allez, s'il n'y a pas... Le toxicomane, il ne trouve pas ces 2 euros, il va les avoir autrement.

Alors, on a un cheminement, par exemple, qui est simple. Le toxicomane va dans des grandes surfaces, on va dire, genre Colruyt, va voler, par exemple, des bouteilles d'alcool qui coûtent 20 euros au Colruyt, il sort, il la vole sans violence, il va aller dans un autre magasin, genre un magasin de nuit, ou quelque chose comme ça, et il va aller revendre cette même bouteille 10 euros. Le patron du magasin de nuit, lui, va la vendre 35 euros, 40 euros. Le toxicomane est content, il a pris 10 euros, le gars du magasin de nuit est content, il n'a pris aucun risque, il va faire x3 sur sa bouteille.

De temps en temps, quand il se fait prendre, il y a des magasins comme ça à Liège, des grandes surfaces, des hotspots, où le 101 est appelé régulièrement pour un voleur maintenu, quand on arrive, c'est SDF. Et le gars, il vole, ce n'est même pas pour la boire. C'est pour financer sa consommation.

Tout ça, tu vois, pour peu que le SDF il soit un peu agité, le combi de collègues qui va être appelé, ils vont aller, je ne sais pas moi, de l'hôtel de police jusque-là, à 70 km heure avec un feu bleu et une sirène. Les gens, ils se promènent sur les quais, ils vont voir un combi qui passe à fond. Les gens, ils vont se dire, mais qu'est-ce qui se passe encore à Liège, alors qu'en fait, c'est juste pour aller interroger un gars.

Donc la drogue, elle est responsable. Dans ce cas-là, elle crée un sentiment de sécurité, juste parfois au travers du combi, qui va rouler rapidement, feu bleu allumé. Les gens vont vous dire, on est à Chicago, ici, on va juste aller interroger quelqu'un qui vient de voler dans le but de financer sa consommation.

Ça s'étend beaucoup plus que juste l'achat et la consommation.

Mais ça brasse beaucoup plus large. Le toxicomane, le SDF, il se lève le matin, il a une mission, c'est trois fois sur sa journée trouver 8-10 balles pour financer ça. Et il n'a pas le choix, le gars. S'il ne fait pas ça, il est malade. Enfin, plus malade encore.

Est-ce que vous recevez généralement des plaintes, que ce soit spontanées ou pas, de la part des citoyens vis-à-vis de ces nuisances, de ces usages ?

Après, je ne sais pas si c'est un toxicomane, mais hier, une dame de Liège m'a téléphoné parce qu'elle pense que c'est un toxicomane, mais qu'il loge dans les sas de son immeuble, boulevard Pirquot. C'est une politique sans abrisme, même si les deux sont liées. Les grosses nuisances, oui, c'est les commerçants, ou plus récemment, le tunnel du TEC, le TEC met des vigiles maintenant, ça crée des nuisances pour...

En fait, la nuisance, c'est toujours pour celui qui la perçoit. Ça crée des nuisances pour le personnel du TEC qui sent dans la sécurité. A nouveau, sur 7 ans au 101, je n'ai jamais entendu, je ne défends pas les toxicomanes, je n'ai jamais entendu, je n'ai jamais vu que des toxicomanes forçaient la porte d'un bus pour agresser un chauffeur qui est derrière sa vitre.

Mais je peux comprendre qu'eux ne trouvent pas ça normal.

Oui, oui, oui.

Après, tous ces gens-là, maintenant, ils ne sont plus dans le tunnel du TEC. Ils continuent de consommer autre part. Et donc, ça crée des nuisances d'autres gens. Il y a des gens, je ne sais pas moi, qui tenaient un magasin, je ne sais rien, de trottinettes.

Peut-être qu'ils n'avaient pas, il y a un petit recoin là, admettons. Peut-être qu'il n'y avait jamais de toxicomanes dans ce petit recoin. Mais maintenant, le toxicomane, il ne va plus se cacher au tunnel du TEC. Ça déplace le problème.

Donc après, on a une autre personne marchant de trottinette qui va se plaindre des nuisances. Donc au final, la nuisance, elle est pour celui qui la ressent. Elle n'est jamais pour tout le monde.

C'est assez subjectif finalement.

Clairement.

Au niveau du contact avec les usagers, comment ça se déroule ? Est-ce que c'est fortement présent pour vous ? Dans quel cadre avez-vous contact avec la population ?

Moi, j'ai des contacts avec eux pendant mes patrouilles ou quand je fais des observations. Finalement, je mêle à la foule, donc ils me reconnaissent, on se connaît. C'est dans ce cadre-là que j'ai ces contacts-là.

Ok. Quels sont ces types de contacts ? Comment ils se déroulent de manière générale ?

99 fois sur 100, moi, me concernant, ils sont top. Parce que je ne les prends pas comme des suspects. Ils sont suspects de détentions de stupéfiants.

Mais pour moi, c'est plus des victimes que des suspects. Ils sont victimes de leur consommation, de leur addiction, potentiellement d'infrastructures. Et je défie, je ne sais pas moi, celui qui boit un bon verre de vin tous les jours pendant 6 mois, je lui défie d'arrêter.

Comme je défie celui qui prend 5 billes d'héroïne par jour d'arrêter de lui-même dans une ville où ça grouille. Donc voilà, ce n'est pas évident. Donc moi, j'ai cette empathie-là vis-à-vis d'eux.

Ça ne m'empêche pas de les verbaliser quand je dois. Mais ça se passe toujours très bien dans le respect et chacun tient son rôle. Mais moi, je n'ai aucun problème avec ça.

Et quelle est l'importance de cette relation, de cet échange vis-à-vis de votre travail avec les usagers ?

C'est déjà important parce que, déjà pour moi, parce que c'est des êtres humains comme tout le monde et il n'y a rien à faire, le fait d'entretenir un bon contact avec eux, ils ne sont pas toujours dans leur état normal, c'est un gage de sécurité pour moi aussi physique. Si je rencontre 10 fois un toxicomane qui est dans son état plus ou moins normal, 10 fois ça se passe bien.

La 11e fois, il est complètement défoncé ou il est en manque et donc très agressif. Cognitivement, il va se dire, ce gars-là, les 10 fois que je l'ai vu, je n'ai jamais eu de problème, c'est un gars bien. Donc il n'y a pas de raison que ça se passe mal.

Par contre, si les 10 fois avant, je le moleste ou je ne suis pas respectueux avec lui, la 11e fois, c'est peut-être cette 11e fois-là qu'il va me tomber dessus. C'est déjà l'avantage que j'y vois. Et puis, il n'y a rien à gagner à me battre avec eux, ça ne sert à rien.

Est-ce que votre posture change par rapport aux types de personnes que vous avez en face de vous, des personnes plus marginalisées, plus jeunes parfois ou récidivistes ?

Grosso modo, ils sont tous récidivistes, les toxicomanes qu'on voit dans notre ville. Les plus jeunes, il y a peut-être plus de l'empathie supplémentaire parce qu'ils ne me disent pas être mon gamin. Après, il y a des gens avec qui ça ne se passe pas toujours bien.

C'est comme tout, il y a des gens avec qui on s'entend bien, on passe plus de temps avec eux. Les gens qui, pour des fois de mauvaise raison, n'ont pas une bonne image de la police. Si vous

avez 5 collègues qui parlent mal à un toxicomane, vous arrivez, vous êtes le 6e, le gars, ça va pas aller. Malheureusement, vous passez après 5 autres qui avaient une autre vision du métier par exemple. Mais c'est dans l'intérêt de personne au final, parce que le type, il est là. Il faut quand même bien.... Il y a 2 ou 3 noms où je prends peut-être moins le temps.

Comme je le dis souvent pour rire, mon top 5, c'est des gens, je les croise, je sais que ce sont des toxicomanes, des SDF, ils ne consomment pas. Je m'arrête de discuter avec eux, je demande, sans poser des questions à intérêt policier. Est-ce qu'au niveau sanitaire, ça va ? Leur fournisseur, ils fournissent toujours la même personne. Quand il fait caillant, je leur offre un café. Quand je les réveille, ils dorment.

J'étais 17 ans à l'armée, j'ai dormi par terre, en quatre coins du monde, et souvent en hiver. Je sais que dormir dehors, il fait froid la nuit. J'ai cette empathie-là, mais je ne sais pas amener à mon niveau beaucoup de solutions.

À part leur désinfecter les mains, leur amener un café, les verbaliser quand ils doivent être déverbalisés, les orienter vers le parquet, vers la probation prétorienne, je ne sais pas faire grand-chose.

OK. Comment se déroule de manière générale la prise de contact avec le public ? Dans quel cadre est-ce que vous les interpellez ?

Il y a deux solutions. On est quasi toujours en patrouille, quand on les contrôle. Ou il est en train de consommer, ou il n'est pas en train de consommer.

S'il est en train de consommer, ou qu'il vient de terminer sa consommation, qu'il range un peu son matériel. Moi, je m'annonce, je me vois. Et tout de suite, je leur dis « Termine tes affaires, après, on se voit. » S'il y a un PV à faire ou pas. Mais je reste à distance, pas par crainte, parce qu'en fait, ils sont très pudiques. Ils sont gênés de faire ce qu'ils font. On pourrait trouver ça bizarre, mais...

C'est pas un choix.

Ils se cachent. Le tunnel TEC, pour ça, c'était top. A part, malheureusement, les chauffeurs de bus, personne ne les voit. Et même entre eux, ils se dissimulent des fois un petit peu. Certains sont en confiance et consomment ensemble.

Donc moi, je me tiens à distance. Et puis une fois que c'est fini, je les attends du côté gauche. Ils partent jamais du côté droit. Puis ils viennent me trouver. Et puis voilà. Si on doit verbaliser, on verbalise. Mais s'il n'a pas consommé, je reste tout près. Ça se passe toujours bien.

Vous en avez déjà un peu parlé. Quel est votre ressenti vis-à-vis de la perception que les usagers ont de vous ? Parce que vous voyez que des fois, il y a des réticences.

Ouais. S'il y a des réticences, c'est parce qu'ils ont eu une mauvaise expérience de la police. C'est comme tout. Maintenant, moi, me concernant... Après, c'est qu'ils n'aiment pas ça ne change pas ma vie. Mais je ne dis pas qu'ils n'aiment bien non plus. Mais souvent, je leur dis qu'ils doivent être au cœur avec vous. Il n'y a jamais de problème. Vous êtes corrects, et voilà.

Est-ce qu'il y a parfois des gestions de cas difficiles ? Comment ça se déroule quand la fois sur cent peut arriver ?

Les gestions de cas difficiles, elles sont plus avec... Ça peut arriver peut-être 2-3 fois. Mais c'est plus quand ils sont dans un état de manque. Il leur manque 2€. Ils mendient vos voitures. On les voit. On leur fait la remarque. Là, directement, ça monte dans les tours. Alors on essaie de retrouver. « Ouais, mais moi, il me faut 2€. Tu ne te rends pas compte ? » « Ben non, je ne me rends pas compte » Mais là, on retombe dans un... souvent, j'arrive quand même à l'état de l'incendie.

Mais on se retrouve dans un cas de policier classique avec quelqu'un qui n'est pas forcément coopérant. Et là, les mesures sont prises ou la personne vient de se faire dégager. Et ça, il y a quelques mois. Et puis moi, j'arrive. Le type me tombe dessus. Là, je remets. « Je ne suis pas ton pote, moi. Je suis un policier. Mon boulot, c'est d'arrêter les gens qui te vendent ça. Quand même, je vais arrêter ceux qui te vendent ça ».

Tu vas aller quand même acheter. Celui qui veut vraiment une Mercedes, il faut faire ma garage Mercedes. Il va aller dans un garage Mercedes s'il veut vraiment une Mercedes » Il y a beaucoup de garages Mercedes, malheureusement. Mais ce gars-là, je l'ai revu un peu après, le type, il était en train de descendre. Il s'est tout de suite excusé. « Ouais, je me souviens, j'ai mal parlé. Mais c'était chaud. » Mais moi, je ne l'oublie pas, je sais que lui, un jour, il peut être chaud. S'il est en manque ou quoi que ce soit. Après, les autres cas difficiles, c'est quand ils viennent de consommer.

Ils ont pris vraiment de la merde. Là, ils sont un peu dans un état problématique.

**Comment définiriez-vous votre rôle face aux usagers de drogue ? Vos missions ?
Comment est-ce que vous vous positionnez vis-à-vis de ça ?**

Mission vis-à-vis des usagers. Après, ça reste une mission de police. Il y a la détention de stupéfiants. Tu dois faire un PV 60 de détention de stupéfiants. C'est le rôle régalien, bête et méchants, saisir les marchandises. Après, vu que nous, c'est quand même beaucoup de notre corps business, on ne peut pas sortir à ça.

C'est pas comme quelqu'un qui met un PV pour une ceinture. Et qui ne reverra jamais la personne. Il fait un contrôle sur l'E411, il t'arrête t'es GSM au volant. Il va te mettre un PV, tu pars, il ne te reverra jamais. Moi, le toxicomane que je vais verbaliser lundi, c'est que grosso modo, j'ai grande chance de le revoir mercredi et samedi. Donc après, il y a toujours un dialogue qui suit.

Après, mon rôle, une fois que c'est fait, on a le cas ici. On a une toxicomane qu'on est en train d'orienter vers le parquet qui, a priori, veut vraiment s'en sortir. Et alors là, tout de suite, on est rentrés. On a téléphoné au parquet, à Mme Cox. On a lancé la probation prétorienne. Elle, il lui fallait des accords, etc.

Ça, c'est le rôle que, de parce que je suis à la TFZ, c'est un rôle que je peux prendre en plus. Qu'un collègue qui n'est pas là, n'avait pas fait. Je ne sais même pas que ça existe d'ailleurs.

Moi, avant d'être à la TFZ, je ne savais pas que ça existait tout ça. Cette prise en charge du parquet pour eux, je n'avais pas conscience.

Quelles conséquences que vous remarquez au niveau de vos actions ? L'impact sur les usagers, sur le déroulement de vos actions ?

Ça reste très faible. Très faible. Je n'ai jamais vu un SDF qui agressait une personne comme ça gratuitement. Un gars qui fait des trucs à liège, du shopping à liège. Je n'ai jamais eu non plus un SDF qui est venu me trouver « Chef, vous m'avez mis 35 PV d'étancheur stupéfiants. Là, j'ai compris. Maintenant, j'ai un appart, j'ai un boulot, j'ai... » Donc, on acte. Mais ce n'est pas... Moi, je n'ai pas le pouvoir de l'en sortir. Après, le SDF, oui, non.

Au niveau de sa consommation, à part l'orientation vers le parquet qu'on fait, qu'on fait de temps en temps, parce que souvent, c'est le parquet qui désigne les gens. Je n'ai pas l'impression que depuis que je travaille ou qu'on fait ça ou ça, il y en a moins qu'avant. Moi, j'ai des SDF centre-ville, je connais leur nom, prénom, date de naissance, lieu de naissance par cœur.

À force de les contrôler. Je sais qu'un tel, il vient de Vireton. Vraiment, il vient de Vireton.

Donc, chaque fois que je vois, on discute un peu des trucs du Vireton. Une autre, elle fait de Libramont. Elle est tout le temps... Là, je vais sortir, je vais la voir. On parle, j'appelle Miss Libramont, ça va aller. Mais... Mais je ne saurais jamais leur sortir de ça. Moi, ni moi et mes collègues. Impossible.

Et on peut arrêter tous les dealers qu'on veut. On a arrêté un dealer. Je ne dis pas qu'il se fournissait chez lui, mais... Après, c'est un peu pessimiste ce que je dis. Nous, en fait, on est une mesure. On va dire, tiens, combien d'SDF est-ce que la TFZ a contrôlé ? Ce mois-ci, par exemple. Combien de toxicomanes ? Et le même mois, l'année dernière, combien ?

On est un radar, en fait. Moi, je prends ça comme ça. Un radar, mais... Un radar qui parle. Pas juste un radar qui verbalise. Un peu ça, en fait.

Et du coup, quelle est votre position vis-à-vis de votre sentiment d'efficacité ?

Je suis efficace dans ce qu'on me demande. Je suis un radar qui parle. Moi, je flash. Les PV, je les fais, je les ramène. Après, c'est ce qu'on me demande, donc je le fais. Mais...

Socialement, je suis content de ce que je fais. Parce que... Moi, le gars qui est gentil avec moi... Enfin, c'est pas donnant-donnant, c'est pas... T'es gentil avec moi, t'auras ceci, cela, mais... Les gens avec qui on a un bon contact, parce que ça se passe bien, c'est des gens, je sais pas moi... À qui on offre... J'ai déjà offert un petit déjeuner en hiver. Ou lui, il me voit...

Il a une mauvaise expérience avec un dealer, où ils se font agresser, des fois. Donc, le dealer a un client. Le client, de temps en temps, il achète au dealer B. Le dealer A apprend que son client va aussi au dealer B. Le dealer A va trouver le client, il dit, t'achètes plus au dealer B, tu m'achètes plus à moi. T'achètes au dealer B, moi, je te jette de l'ammoniaque dans les yeux. Tu seras aveugle toute ta vie. Le client, alors, il m'en parle. Il va me dire, moi, j'ai des problèmes avec le dealer A. Après, ça l'arrange aussi. Parce que moi, le dealer A, s'il doit fouler, je l'arrête. Le client, il est content.

Donc, moi, si j'arrête le dealer, ici, à la police, on est content aussi. Donc, c'est aussi, ce contact-là, il ne faut pas se mentir, les toxicomanes, c'est nos premières sources. Et moi, je me promène à Saint-Lambert, et me trouver, si je veux de l'info, j'ai de l'info.

Parce que je suis, même pas gentil, mais vraiment respectueux avec eux, vis-à-vis d'eux. Mais le regard sur mon impact, mon impact, il n'est pas minime, il est ridicule, en fait. C'est le cas de la consommation.

Après, si je pouvais le prendre, le gars, le verbaliser, et puis, après, l'amener vers une structure, l'amener vers un truc, et puis, revoir un an après, il me dirait, chef, où tu m'as amené ? Regarde comme je suis maintenant. Là, mon impact est énorme. C'est pas le cas.

Est-ce qu'il y a des situations qui ne représentent pas pour vous les effets attendus ?

Oui et non. Si, pour moi, l'effet, il est toujours attendu. Ce qu'il y a, c'est que l'effet, la situation problématique, elle est déplacée. Quand on crée le Tadam en bas, on crée une structure où les gens peuvent venir, ils ont des seringues propres, ils ont du matériel, et ils consomment. Bon, là, déjà, pas de fenêtre, il n'y a pas de... Donc, personne ne les voit.

Il n'y a plus de Tadam, ils doivent aller consommer autre part. Après, on va prendre le problème dans l'autre sens, admettons, ils vont dans le tunnel des TEC. Comme je t'ai dit, ils sont très pudiques, etc. Bon, ils sont dans le tunnel des TEC. Donc, l'effet pour le Tadam, il était... Parce qu'on disait, oui, il y a quand même toujours de la consommation de rue. Parce que le Tadam, il a ses limites. Ils ne peuvent pas rester plus de 15 minutes, je crois. Il n'y a pas non plus place pour 200 personnes. La solution, est-ce que ce n'était pas d'avoir 10 Tadam ? Je ne sais rien, je vais dire comme ça.

Parce que, voilà. Après, ils vont dans le tunnel TEC. Le tunnel TEC, il y a un problème avec les chauffeurs de bus qui sont dans la sécurité et tout, si je peux comprendre.

Donc, on les dégage, et on a mis un vigile devant le tunnel TEC. Ils ne peuvent plus y aller non plus. Ils ne peuvent plus aller au Tadam, ils ne peuvent plus aller au tunnel des techs. Les chauffeurs de bus sont contents, ils ne voient plus les SDF, plus d'eux. Parce qu'il y a le toxicomane, mais... OK.

Donc là, maintenant, il n'y a plus d'endroit, sauf des petits recoins, des petits escaliers, des buissons. Ils se piquaient à côté du parquet, le long des matitis, là, des buissons. On a rasé le matitis. Alors, oui, là, on a mis un arrêt de bus, là, en plus. Donc là, maintenant, magnifique, l'herbe a poussé, c'est tout vert, c'est tout beau. Mais le gars, son problème, il est toujours là. Donc, on déplace, en fait, le problème. Mais... Est-ce que ça a eu un...

Oui. Le tunnel des TEC est fermé. Donc, si le but que les gens ne consomment plus dans le tunnel des TEC, c'était ça, le but est après.

Donc ça, d'accord, ça a marché. Mais à quel prix ? Si c'est pour que tous ceux qui aillent devant étaient dans le tunnel des TEC que personne ne voyait, à part ces pauvres chauffeurs de bus.

Si maintenant, ces gens-là consomment devant une école, je veux dire, c'est pire.

Est-ce que vous ressentez parfois des conflits vis-à-vis de vos missions ? Sur comment...

Par exemple, sur les missions sur papier et puis après, comment ça se déroule sur terrain ?

Des conflits personnels ?

Oui, plus... Cette espèce de décalage, conflit entre ce que vous devez faire et ce qui, parfois...

Ouais, allez. Après, on va pas se mentir, on a... On est rentré, tout le monde à la base est rentré à la police pour faire cesser des infractions. Les gens qui rentrent à la police, ils ont un sentiment quand même aigu de la justice.

Le truc, il est simple, monsieur. A fait quelque chose de mal ou s'en prend à Mme B. Monsieur A est traité par des policiers, est ensuite traité par le parquet et puis il y a une peine. Le schéma basique n'était pas du tout comme ça dans la réalité mais les gens qui rentrent à la police, ils pensent que c'est comme ça, les gens normaux, les gens qui habitent dans des petites villes comme moi, ils disent bah oui, c'est comme ça que ça se passe. Après, quand vous êtes policier depuis quelques années, dix ans, comme moi, vous verbalisez la même année, pour la 27ème fois, la même consommation, détention de stupéfiants à la même personne.

Et la personne, elle est toujours en rue. Votre schéma est complètement bousillé. Donc le conflit, oui, le conflit, finalement, à quoi est-ce que je sers ? A quoi est-ce que ça sert ? Est-ce que... Moi, j'ai souvent, bah oui, quand t'es jardinier, le gars il t'engage, tu fais la haie, tu fais tout, tu repasses en voiture deux semaines après, ça repousse et tu dis à quoi ça a servi.

Mais... Le conflit, oui, il... Nos missions, elles répondent à des besoins des gens. Enfin, les gens... Je crois que l'approche de la toxicomanie, elle est plus axée sur ce que les gens ressentent vis-à-vis de la toxicomanie que les toxicomanes eux-mêmes. Donc il y a un problème de nuisance.

Il y a X commerçants qui font une petite réunion, un comité, ils disent, voilà, on en a ras-le-bol, j'invente n'importe quoi, des toxicomanes, Place Cathédrale, par exemple. Tous les tenanciers

de café, là, ils font une réunion, une lettre, ils signent une lettre ouverte, ils l'envoient en même temps à la presse. « oufti, on va aller Place Cathédrale, certains y'en aura plus ».

Donc les gens... là, sont contents. Mais qu'est-ce qu'on a fait pour les... C'est comme un noeud. Que ce soit pour qu'ils consomment ailleurs, ou mieux, pour qu'ils s'arrêtent, pour... Et puis, c'est comme une vague. On va revenir. Le tout, c'est de se dire, pour qui est-ce qu'on travaille ? Moi, j'essaie de travailler un peu pour les deux.

Pour faire la mission qu'on me demande. Et en même temps, le gars devant moi, qui a sa seringue dans le bras, il y a des gens... Il y a des gens... Quand on regarde un peu l'historique des toxicomanes, c'est un parcours de vie, mais il y a des gens qui avaient tout en main. Moi, j'étais à l'armée, j'ai un gars avec qui, je m'entends très bien, il était aux chasseurs ardennais. Il y a un magnifique bataillon d'infanterie, un marchand famine.

Le mec vient de là, parcours de vie, il se retrouve là. On discute beaucoup. Mais... Qu'est-ce qu'on fait vraiment pour lui ? Et essayer de comprendre ce que le gars vit. Parce qu'une fois qu'il est trop tard, une fois que le mec s'est fait trop longtemps, après, moi je pense qu'il y a des gens qui sont presque pas réinsérables. Parce qu'ils ont vécu à la marge trop longtemps. Trop longtemps.

Un rockeur qui prend de la cocaïne pendant X années, il se dit, moi j'ai tout arrêté. Voilà. Mais il a eu une période extante. Mais le gars qui est dans la rue pendant 15 ans, 20 ans, qui consomme, on en a des toxicomanes, ils ont carrément un logement. Ils ont su avoir un logement. Ils y sont jamais. Parce qu'il faut des horaires, il faut faire ses courses. Tout est une corvée. Parce qu'ils ont été beaucoup trop longtemps hors du circuit.

C'est plus que la toxicomanie, c'est vraiment la marginalisation.

J'ai rencontré un gars là, un SDF, qui ne consomme pas. Il me dit, « non, je te jure, je ne consomme pas », je le connaissais en fait. Je lui ai dit, « tu ne consommes pas encore ».

Moi dans ma vie par exemple, je ne crois pas qu'il serait amené un jour à consommer des stupéfiants. Mais si je vivais tous les jours dans la rue, à essayer de me trouver un petit coin au pied d'un banc pour dormir, avoir froid à l'hiver ou trop chaud à l'été, ne pas avoir accès à tous les besoins, qui dit que moi je ne tomberai pas dedans. Ce n'est pas évident de le ressortir. Beaucoup de gens ont fait le circuit, il n'a qu'à arrêter.

Comme si c'était si facile.

Il peut arrêter de manger des pizzas, mais après 2-3 mois, il va quand même avoir envie d'en manger une bonne.

Si le problème était si facile, ça n'aurait finit plus bien plus longtemps. Qu'est-ce que vous pensez de l'approche répressive qui est mise en place face à l'usage de drogues ?

À l'usage ? D'un point de vue répressif, franchement, c'est limité. Ils vont avoir une ordonnance de capture, au bout d'un temps, peut-être 3 mois.

Certains toxicomanes m'ont déjà dit qu'ils attendaient cette ordonnance. Les 3 mois là, se poser, souffler, dormir plus ou moins de manière sécurisée. Je ne dis pas qu'ils veulent y aller, mais si elle tombe, elle tombe.

Ils vont se sevrer un petit peu, ils vont avoir accès à un médecin plus facilement. Après, pourquoi est-ce qu'on ne les met pas 2 ans en prison ? Parce qu'on met déjà entre guillemets, physiquement, ils ne font de mal à personne, à part eux-mêmes.

Et des gens, moi venant du 101, je fais presque 7 ans, là je vois déjà des gens qui font du mal à toute personne, qui n'y vont pas non plus. Pourquoi est-ce que on enfermerait des toxicomanes 2 ans en prison ? Donc d'un point de vue répressif, il y a cette case prison de 3 mois, qui leur pose souvent au bout du nez, et des fois elle tombe, ils y vont, ça leur fait comprendre certaines choses.

Ils sortent, on peut voir, ils ont pris du poids, mais après le mec, on le relâche à Liège. On n'a pas de logement pour la cause, il n'a pas un suivi, et s'il en a un, c'est des rendez-vous à prendre, etc. Il n'y a pas de téléphone, ils n'ont pas d'adresse mail, moi combien de fois je ne les prends pas, je les inscris moi-même à l'abri de nuit.

« Tu veux aller à l'abri de nuit ? Attends, je t'inscris ». J'envoie le mail de mon téléphone personnel, et je les inscris à l'abri de nuit. Et ils y vont alors.

« Il est 17h, tu dois être là pour 19h30, démarre maintenant, parce qu'à la vitesse où tu marches, toi aussi tu y seras ». Et des fois le soir, je passe à l'abri de nuit, je les vois, donc ils y vont. Mais quand on sort de prison comme ça, comme eux, se dire maintenant je retourne dans la rue, j'ai compris, je crois. On ne peut pas rêver.

Est-ce que vous y voyez quand même concrètement des avantages sur l'effectif ?

Dans mon travail ? De faire ça ?

Dans votre travail, sur les actions ?

Ah, l'aspect répressif ? Ça leur montre qu'il y a autre chose. Quand ils sortent de 3 mois, on a eu le cas un jour, il n'y a pas longtemps, je m'entends très bien aussi, tu vas me dire que je m'entends bien avec tout le monde. Je m'entends très bien avec lui, il venait de faire 3 mois, je le vois, je dis, t'as bien bonne mine, je sors, j'ai fait 3 mois, et là je suis inscrit dans une maison pour hommes, maison de jour, centre de jour, il a son lit, sa petite chambre, qu'il partage avec un autre, il a accès à des soins et tout, je lui dis, ne traîne pas ici, si tu vas arrêter de jouer, au casino, tu ne vas pas te promener à Las Vegas, au bord d'une rivière avec ta canne à pêche, si tu joues ici, je me promène juste, tu joues déjà avec le feu. Là en fait, ce qu'il y a, c'est que le dealer il vient, il le voit, t'es bien, tiens, prends celle-là, pour moi c'est gratuit. Donc le dealer, il n'est pas débile non plus, la première dose elle est offerte, les deux premières sont offertes, et puis le gars il est reparti alors.

Mais oui, la prison, des fois il y a des avantages, déjà pour eux à court terme, ils sont à l'abri 3 mois, parce que quand tu dors dehors, tu ne dors jamais super bien, parce que tu peux te réveiller avec quelqu'un sur toi, tu sais pas pourquoi, pire qu'encore quand tu es une femme. Mais ça a des avantages, sanitaires, sécuritaires, pour eux, ça n'a pas des avantages un petit peu des avantages médicaux, de sevrer, etc.

Comment est-ce que vous vous positionnez par rapport aux approches de réduction des risques ? Notamment, vous m'avez parlé du Tadam, les salles de consommation moins de risques.

Moi, je trouve ça top. Maintenant, je comprends que ça choque l'opinion publique, mais il faut savoir ce qu'on veut aussi. Est-ce que je disais tantôt pour rire, à moitié, mais la solution ce serait pas d'ouvrir 10 Tadam ?

Peut-être un truc de la ville, c'est un minibus en fait, un Tadam mobile, pourquoi pas, c'est à Charleroi je crois, mais ça ne sort pas de leurs addictions. Alors après, pour des policiers, c'est un peu bizarre, parce que le gars, il assure lui, il va aller consommer, mais on ne va pas le contrôler juste devant, on lui prend ce qu'il a. Après, il va devoir commettre des faits pour aller le racheter.

Mais au final, c'est pas plus bizarre qu'aux Pays-Bas, où la vente de cannabis est autorisée, dans des coffee shops, mais la culture de cannabis est interdite. Donc ils peuvent vendre quelque chose que techniquement, ils ne peuvent pas pousser.

Un peu paradoxal.

Moi, j'ai un sentiment plus positif vis-à-vis du Tadam, parce que j'ai vu quand même quand c'était ouvert et quand c'est fermé. Mais c'est sûr qu'il y a des choses qui ne vont pas dans le Tadam. Je ne dis pas qu'il faut faire une SPA dans le Tadam, mais ceux qui ont un chien déjà ne peuvent pas rentrer avec le chien dans le Tadam.

Ils ne peuvent pas quand ils ont une bille pour deux. Donc nous deux, on est toxicomanes, on n'a pas beaucoup. On va acheter une bille en deux, on va la consommer au Tadam. Ça, ils ne peuvent pas faire. Parce qu'en fait, ça devient du deal. On sépare notre bille en deux, on fait un marché autour d'une bille de stupefiant, donc on devient dealer. Donc il faut qu'on ait une bille chacun. Donc c'est ça pas non plus.

Finalement, on fait plus d'achats pour le dealer.

Et tout bêtement, le fait qu'il n'y ait pas un fumeur, qu'il ne puisse pas fumer une cigarette avant ou après, ça, c'est pas bon. Non, parce que moi, après avoir consommé, ou avant, pendant que je prépare, j'aime bien fumer, il n'y a pas de fumeur, donc je consomme dehors. Sanitairement en parlant, c'était pas bon.

Après, chaque fois que j'étais 101, chaque fois que j'allais au sart-tilmant, au CHU, j'aurais quand même 65 personnes à fumer, juste devant l'entrée. C'est pas terrible non plus, mais c'est là. Donc je crois que moi, le Tadam, une version un peu améliorée du Tadam, peut- être plus grande, après, où est-ce qu'on va. Moi, je serais pour.

Et en quelle mesure est-ce que vous trouvez ce type d'approche utile pour la gestion de l'usage de drogue ? Justement, vous, en lien avec votre travail, au niveau de la vie en société, comment...

Quelle approche ?

De l'approche de réduction des risques, toujours.

C'est encore un meilleur radar que nous. Parce que moi, quand je suis à Saint-Lambert, je fais le radar, paf je tombe, consommation, détention, pendant que je suis là. Je suis pas à Place Cathédrale, je suis pas à Place Saint-Étienne, où ça consomme aussi, je sais pas, rue Basse-Sauvegnère, où ça consomme aussi.

Sur le hotspot de consommation, je suis pas, parce que je vais pas être partout en même temps. Si une grande majorité des SDF, des toxicomanes SDF, vont au Tadam, le radar, il est là. C'est les gens qui vont au radar.

Donc, en termes de chiffres, si le gars, il vient ah bah, t'as acheté combien ? Qu'est-ce que t'as acheté ? Ah bah tient, on a remarqué que ceux qui achètent tel produit, à tel prix, on a eu des soucis médicaux, ou on a eu ceci, cela. Ou, parce que moi, ici, je vais prendre deux semaines de congé, admettons. C'est déjà une personne pour deux semaines qui est en moins dehors pour prendre des chiffres. Le Tadam, c'est tout le temps ouvert.

Les gens, ils y vont. Moi, je trouve que pour réguler, pour contrôler, mesurer, en tout cas pour mesurer la consommation, le stupéfiant à Liège, c'est le meilleur outil. Ou alors, il faut qu'on crée une TFZ à 200 personnes.

Alors après, est-ce qu'il faut le mettre dans le centre-ville, vraiment dans l'hyper-centre comme il est ? Moi, c'est des toxicomanes, eux-mêmes, qui m'ont dit s'il était bien loin du centre, eh bien, ils préfèreraient par pudeur, comme ça, on va bien loin, tac, on va là, machin.

Ah oui. J'aurais pensé l'inverse au niveau pratique, vu que c'est près de...

Que du contraire, ça ne me dérangerait pas d'y aller. Que du contraire, on est tranquille, on va là-bas, et pourquoi pas ? Il faut essayer.

Mais après, ce bien loin, il est toujours bien près de quelque chose. Oui, oui, oui. Il y a d'autres gens qui vont faire 18 pétitions, qui vont dire, ah non, on ne veut pas ça chez nous, c'est des voleurs.

Est-ce que vous collaborerez de manière générale avec ces organismes de réduction des risques dans le cadre de votre travail ?

Non, non. On n'avait pas vraiment de contact. On a eu quelqu'un, très bien, de l'UNIF de Liège, qui est venu avec nous en patrouille pour discuter avec les consommateurs, poser des questions sur le Tadam, sur ce qu'ils reprochaient au Tadam, etc., pour l'UNIF. C'était top. Et sinon, non non, trop étonnant, je n'ai jamais eu de contact avec eux.

D'accord. Et la proximité de cette organisation de réduction des risques, que ce soit le Tadam ou le programme d'échange de seringues, est-ce que ça influence vos décisions sur le déroulement de vos actions sur terrain ?

Oui. On ne va jamais contrôler quelqu'un qui se rend au Tadam. On le voit, de toute façon. Le mec, il marche, il est à 50 mètres du Tadam, on voit que c'est un toxicomane, on ne va jamais se dire « celui-là, viens, on va le choper, il a quelque chose ».

Le mec, il va consommer. Donc bêtement comme ça, ça influence, certain. Ou même quand le gars ne consomme pas au Tadam, il est en train de consommer ou il termine sa consommation, on lui dit « mais pourquoi tu ne vas pas au Tadam ? Donc oui, ça influence quand même le fait que ça existe ou que ça existait. Ça joue un peu dans le boulot quand même.

Il n'y a pas de collaboration directe, mais finalement, des fois, vous arrivez à un peu mettre en lien l'aspect police avec la réduction des risques de manière plutôt indirecte.

Ah oui, indirectement, oui.

Est-ce que vous ressentez parfois une opposition entre le côté répressif et cet aspect de réduction des risques dans votre métier ?

Il y a une opposition dans le sens où théoriquement, après, chacun va vivre comme il veut, mais moi, je vais le croiser sur la passerelle un toxicomane. Je vais le contrôler, je le fouille, je trouve une bille d'héroïne. Le mec va me dire, je dis « c'est quoi ? C'est de l'héroïne, chef. Et tu te fais quoi avec ça ? » Je vais au Tadam. Si on est dans les heures d'ouverture du Tadam, que le Tadam est là, qu'est-ce que je fais ?

Oui, oui, oui.

Où je lui prends, il n'y a pas de solution. Où je lui prends, je dis « ah bah, pas de chance. La prochaine fois, tu courras jusqu'au Tadam. » C'est un. Je te la saisis, va m'en dire, va voler, va te racheter une bille et puis tu sais que je ne te chope plus. C'est un.

Deux, je lui laisse. Si je lui laisse pour qu'il aille au Tadam, moi je suis en infraction parce qu'il y a un criminel qui me dit que je dois dénoncer toute infraction.

Trois, je lui prends, mais je l'accompagne au Tadam. Si je l'accompagne devant le Tadam et que devant le Tadam, je lui rends, je dis l'heure. Donc c'est quoi la bonne solution ? Moi, ça m'intéresserait ça. Après, moi, je sais ce que je fais.

Pas tout le temps la même chose, mais je sais ce que je fais. Mais je serais curieux qu'une autre autorité policière me dise « tu dois faire comme ça. » Après, si elle me dit « tu dois tout le temps lui prendre et tant pis pour lui », ok, mais cette personne-là n'aurait aucun... La personne qui

me dirait ça n'aurait aucun... je vais pas dire... aucune considération pour ton travail, par exemple.

Si ton travail existe, c'est qu'il y a quand même une problématique. Et dire bêtement « bah non, tu lui prends, c'est tout, il a perdu.» Voilà. Moi, je ne vais pas non plus me mettre en porte-à-faux dans la prendre, et on est devant le Tadam, il n'y a personne, tiens, tu l'as, et tu rentres. Voilà. Mais je sais ce que je fais.

C'est justement ça qui est intéressant dans mon travail, cette collaboration, cette opposition.

Et... Pour moi, la formation à l'académie de police, ça a duré un an, mais pourquoi même pas que ça dure un an, le mot central de tout, c'est l'opportunité. Le mot de tout bon policier, s'il avait ça dans sa tête, tout le monde serait meilleur.

Est-ce que c'est opportun de lui prendre sa bille ? Est-ce que c'est opportun de laisser consommer dans l'état dans lequel il est ? Et des fois, ce n'est pas tout à fait la même réponse.

Non, ben non. C'est assez variable, finalement, même s'il y a des trames directrices. C'est un peu au cas par cas, finalement. Et du coup, pensez-vous qu'il est possible de combiner ces deux approches dans le travail au quotidien ?

Oui. Après, il faut des directives claires pour nous.

Il faudrait un cadre en plus de ce qui se fait indirectement.

Il y a un cadre légal. Parce qu'à chaque moment où on ouvre le Tadam, on ouvre déjà la porte à l'illégalité, mais on agrandit une parenthèse dans la législation. Il faut savoir que la consommation de drogue en Belgique, ce n'est pas interdit.

C'est interdit, il y a la détention, la culture, la fabrication, mais consommation, il n'y a pas. Et là, fatallement, si on ouvre une salle de consommation qui n'est pas interdite, ça veut dire que les gens, ils en ont. Donc on tolère une certaine forme de détention en tout cas à un certain endroit.

Et ça veut dire que si on ouvre cette petite parenthèse pour tolérer ça, on pourrait ouvrir une autre pour tolérer, je sais pas moi, par exemple, le... le toxicomane qui a son héroïne dans sa cuillère, il ne l'a pas encore consommée.

Il l'a. C'est de la détention. Théoriquement, on doit lui saisir, pas le laisser consommer. Pourquoi est-ce qu'on ouvrirait... En sachant que si on lui prend, on ouvre la porte à d'autres faits judiciaires, parce qu'il va de toute façon aller s'en racheter, il n'a pas d'argent, donc voilà. On ouvre la porte à des effondrements de rébellion, à des coûts, à tout un tas d'autres problèmes. On pourrait très bien ouvrir cette parenthèse-là et dire, voilà, il est sur le point de consommer, vous le laissez consommer et vous verbalisez, par exemple.

Je ne dis pas que c'est ce qu'il faut faire, mais il y aurait un moyen de... Après, il faut mettre des garde-fous suffisants, sinon... Moi, j'ai un kilo de cocaïne dans mon coffre, c'est ma consommation personnelle, on ne s'en sort jamais.

Oui, c'est logique. Est-ce qu'il y a des choses que vous souhaiteriez voir changer au niveau de l'intervention vis-à-vis de l'usage de drogue ?

Oui, j'aimerais que la législation soit mieux adaptée pour les policiers, pour protéger les policiers juridiquement et même physiquement. Juridiquement, oui. Pour nous, je vais être égoïste d'abord.

Pour les toxicomanes, après, j'ai toujours... Moi, la solution je l'ai, mais elle coûterait des milliards, il faut qu'il y ait une structure complète de désintoxication. Si on me demandait, vous êtes Premier ministre demain, vous avez autant de milliards que vous voulez, il faut créer des centres fermés, que ce soit des anciennes casernes, des choses comme ça.

Pas des prisons, mais ça reste fermé, on va dire. Le toxicomane, il est pris en charge, il est sevré. Y'a dans l'aile droite, il y a des ateliers de formation, que ce soit au jardinage, au métier manuel, ou des fois en fonction des compétences qu'ils ont, parce qu'il y a plein de gens qui ont déjà des compétences.

Il y a une structure sociale, le suivi social, les remettre à zéro, est-ce qu'ils sont en règlement collectif de dettes, sous administration de biens, le CPAS bien sûr qui est présent. Et en fait, quand est-ce qu'ils quittent cet endroit-là, quand ils sont sevrés, soignés, qu'ils ont un emploi ou une promesse d'emploi, et un logement. Alors ça a peut-être duré 3 ans, ben si ça dure 3 ans, ça dure 3 ans.

Parce que là, il va consommer 15 ans de toute façon. Ça coûte plus cher en termes de police, en termes de vol, en termes d'ambulance, quand ils prennent de la crasse, ça coûte des millions à la société. Mais si on sait les mettre dans un cadre structuré, de A à Z, donc de la rue à je suis

ouvrier, ou employé, embauché, telle société, et mon appartement il est là, couvert par le CPAS, avec une agence immobilière sociale, quelque chose comme ça.

Il y a une structure médicale là, ça coûterait des pognons de fou, normalement, probablement jamais. Mais pour moi, c'est la seule solution. En tout cas, sortir la toxicomane de Liège, le mettre en prison et le relâcher à Liège, j'en ai jamais vu.

J'en ai jamais vu un qui m'a dit, c'était top, maintenant j'ai arrêté tout, je fais du sport, je prends juste un peu de protéines, je mange des brocolis, je suis au top. Ça, ça n'existe pas.

Selon vous, qu'est-ce qui permettrait une bonne collaboration entre les missions de police et celles des programmes de réduction de risque ?

Qu'on se rencontre, déjà.

Oui, c'est vrai.

Moi, les gens qui travaillent au Tadam, on n'a jamais organisé une réunion avec eux, ici. Jamais. Des fois, il y a des gens qui ne consomment pas le Tadam, ils sont exclus du Tadam.

Des fois, des gens sont exclus du Tadam, des gens avec qui on n'a jamais eu de problème. Je serais curieux de savoir ce qu'ils ont fait en bas. J'ai un fils, il est très gentil, ça n'est jamais arrivé, mais si un jour il revient et qu'on me dit qu'il a frappé quelqu'un à l'école, je serais quand même curieux, j'aurais envie de rencontrer la personne, de savoir ce qui s'est passé.

Ici, pareil. Moi, je n'ai jamais assisté à une réunion, même aller visiter le Tadam, je n'ai jamais rentré. Pourtant je suis en première ligne.

Jamais on m'a dit, tiens, on va prendre une heure, on va aller boire un café en bas du Tadam, on va aller voir où vont les gens, où nous on les envoie de la rue, qu'est-ce qu'ils font, qui travaille là, qu'est-ce qu'on leur demande comme informations, comme noms. Ce serait déjà bien. Ce serait un bon début déjà.

Est-ce que vous avez d'autres choses à ajouter sur notre échange ?

Non. C'est très bien ce que tu fais.

Merci. Un tout grand merci en tous cas.